

L'AMI DE LA RELIGION

DE LA PATRIE.

JOURNAL ECCLESIASTIQUE, POLITIQUE ET COMMERCIAL.

12s.-6a. par ANNEE.

“Le trone chancelle quand l'honneur, la religion et la bonne foi ne l'environnent pas.”

par ANNEE. 12s.-6a.

BUREAU DE REDACTION,
Rue Ste. Famille, No. 14.

Québec, LUNDI, 9 Juillet, 1849.

BUREAU DE REDACTION,
Rue Ste. Famille, No.

Articles de Fantaisie.

LES Soussignés ont reçu par le *Douglas* de Londres, un assortiment considérable d'Articles de Goût se composant de Porte-monnaie en Nacre de Perle incrusté en argent, Ditto en Papier mâché, Souvenirs en Nacre de perle ciselé sur fond de velours, Bourses mécaniques, objets en Albâtre, Eventails riches, Bracelets, Agraffes, Livres de Prières richement reliés en velours, &c., &c.

J. & O. CREMAZIE.

Québec, 4 juin 1849.

Guitares Françaises.

DE la manufacture de Hussien et Duchêne, à Paris, à vendre par les Soussignés.

AUSSI.

Cordes françaises pour Guitares et pour violon.

J. & O. CRÉMAZIE.

Québec, 4 juin, 1849.

Paniers Français en Osier.

CORDES DE VIOLON, etc.

LES Soussignés viennent de recevoir par le navire *Océan*, venu directement de Bordeaux à Québec, une grande variété de Paniers, Corbeilles, Gibecières, Paniers pour la pêche, &c., &c.

J. & O. Crémazie.

Québec, 4 juin, 1849.

PAPIER à DESSIN.

LES Soussignés ont reçu de Paris et offrent en vente un assortiment des meilleurs PAPIERS à DESSIN Français tels que :

Grand Monde Mécanique,
Grand Aigle, Pelure blanche,
Do do Dioptrique,
Colombier,
Jésus,
Grand Raisin Dioptrique,
Grand Aigle velin
Do do vergé,
Grand Raisin velin,
Cartons Bristol de toutes grandeurs et qualités.

J. & O. CREMAZIE.

Québec, 4 juin, 1849.

VINS FRANÇAIS.

LES Soussignés viennent de recevoir par le navire *Océan*, venu directement de Bordeaux à Québec, une grande quantité de VINS FRANÇAIS en caisses et en futailles, consistant en :

ST. JULIEN,
ST. ESTAFÉ,
MONFERRAND,
BOURG, } Vins rouges.

SAUTERNES,
GRAVES,
CERONS, } Vins blancs.

LIQUEURS de la Martinique,
Do. de Bordeaux,
VINS de la Champagne,
SILLERY gd. Mousseux,
VERZENAY, do
VILLEDOMANGE,
MAREUIL.

J. & O. CREMAZIE.

Québec, 4 juin, 1849.

Nouvel Etablissement.

LE Soussigné à l'honneur d'informer le public qu'il a ouvert un établissement comme IMPRIMEUR

JOURNAL LITTÉRAIRE.

LA COURONNE DE BLEUETS.

I.

(Suite.)

Née dans la Calabre, Ninetta était fille d'un officier de l'armée de Joachim Murat, ce roi si malheureusement mort comme un soldat de fortune. Sa mère était une jeune orpheline. Ses pauvres parents consacraient à son éducation tout le temps et toutes les veilles que leurs occupations pouvaient leur laisser, et Ninetta avait grandi entre l'étude et les doux plaisirs de la campagne. Elle aidait sa mère dans les soins journaliers qu'entraînait leur modeste ménage, et le soir, quand son père rentrait de ses travaux champêtres, elle écoutait ses récits sur les pays qu'il avait parcourus; puis, lorsque venait la veillée, elle charmait leurs loisirs par d'attachantes lectures. Ninetta se sentait si tendrement chérie, que son cœur joyeux puisait du bonheur dans les plus simples choses, et ses courses de chaque jour dans les montagnes ouvraient son âme à la poésie la plus touchante. Que la terre est belle ! disait-elle en aspirant le parfum des fleurs odorantes qui jonchaient les tapis de mousse verte dont les roches étaient revêtues. Puis, en regardant le ciel, elle s'écriait dans un saint enthousiasme : "Mais le ciel est mille fois plus beau encore !" Alors elle envoyait aux oiseaux leurs ailes, et s'élevait par la pensée dans le radieux espace où flottent, sous la forme d'étoiles, tant de mondes inconnus.

Une nuit que tous dormaient de ce sommeil paisible qu'entraînent après lui le travail et le repos d'une conscience pure, Ninetta et ses vénérables parents furent tout à coup réveillés par un orage épouvantable, une trombe affreuse, qui éclatèrent pour dévaster tout le pays où la modeste famille possédait un peu de bien, seule fortune qui les faisait vivre.

Les arbres de leur jardins furent brisés et renversés, leurs champs dévastés, leur récolte anéantie, la toiture de la maison fut enlevée... Ce ne fut partout que destruction et deuil.

Le jour vint enfin éclairer l'affreuse misère de ces malheureux si calmes, si heureux quelques heures auparavant. Mais, résignés sous la main puissante de la Providence qui venait de s'appesantir sur eux, ils ne firent entendre ni plaintes, ni cris, ni blasphèmes, et courbant leurs fronts pâles et désolés :

"Que votre volonté soit faite, ô mon Dieu ! dirent ensemble le père, la mère et la fille, tandis que de grosses larmes s'échappaient de leurs yeux mornes et fixes.

—Et maintenant nous faudra-t-il mendier ?" murmura l'officier labourneur en se laissant tomber anéanti sur une chaise.

Sa femme et Ninetta s'agenouillèrent devant lui, et prenant ses mains entre les leurs :

"Du courage ! répétèrent-elles au milieu de leurs sanglots, Dieu est bon ; il nous viendra en aide."

Comme elles achevaient ces paroles, la porte de leur maison s'ouvrit, et le curé entra. C'était un noble et vénérable vieillard : comme l'ange consolateur, le malheur le voyait toujours apparaître, soit pour le soulager, soit au moins pour pleurer avec ceux qu'il venait d'atteindre.

chaque instant son âme délicate. Aussi, elle n'aspirait qu'au jour où elle aurait atteint ses 18 ans pour se consacrer à Dieu et dévouer sa vie aux malades.

Lorsque Carina eut appris tout ce qu'elle voulait savoir, elle éleva son âme vers le ciel pour implorer son secours. Puis armée d'une résolution ferme, elle s'avança vers la mesure où la jeune fille était entrée.

La porte n'en était pas complètement fermée. Dans l'intérieur de la cabane (car c'était une cabane bien plutôt qu'une maison), tout était silencieux, et si ce n'eût été la fumée dont nous avons parlé tout-à-l'heure, on l'eût crue inhabitée.

Carina entra.

Deux personnes étaient assises. Dans l'une elle reconnut la jeune Napolitaine ; dans l'autre, elle devina la tante dure et méchante qui martyrisait l'orpheline ; car sa figure accentuée, ses yeux au regard faux, dépeignaient les impressions de son cœur.

Au bruit que la nourrice avait fait en ouvrant totalement la porte, toutes les deux levèrent la tête avec cet étonnement qui démontre clairement qu'elles n'étaient point habituées à ce qu'on vint visiter cette demeure inhospitalière.

"Je vous demande pardon, mesdames, de vous déranger, dit Carina en s'avançant.

—Eccellenza, reprit la vieille Napolitaine, prenant à son riche costume la paysanne romaine pour une grande dame, que peuvent pour vous servir deux pauvres femmes comme Ninetta, ma nièce, et moi, votre très humble servante.

—Vous pouvez beaucoup, oh ! oui, beaucoup, pour sauver Mme la marquise, qui est, après Dieu, mon seul amour dans ce monde.

—Vous dites, excellenza, que nous pouvons sauver une marquise ? exclama en se levant aussitôt la tante de la pauvre orpheline.

—Oui, oui, vous le pouvez. Dites, le voulez-vous toutes deux ?

—On vous appelle Ninetta, n'est-ce pas, mon enfant ? dit la vieille nourrice à la jeune fille.

—Oui, répondit celle-ci, regardant son interlocutrice comme si elle pouvait lire dans ses yeux l'explication de ce mystère qui lui paraissait incompréhensible.

—Eh bien ! Ninetta, votre fortune est faite, si vous le voulez, dit Carina, en attirant vers elle la jolie Calabraise.

—Est-ce qu'il est nécessaire de promettre de l'argent pour demander un service ? reprit avec dignité la jeune fille.

Mais sa tante l'interrompit en lui serrant vivement le bras.

—Taisez-vous, dit-elle ; et en prononçant ces paroles, la figure de la vieille Napolitaine avait changé d'expression avec cette mobilité inconcevable qui est une des facultés les plus remarquables de la nature italienne. Cette spontanéité bienveillante avec laquelle un instant auparavant elle s'était mise tout entière à la disposition de Carina, avait fait place à une expression de farouche méfiance, qui avait voilé son regard sous ses épais sourcils.

—Ah ça ! excellenza, continua-t-elle, daignez vous expliquer.

La vieille Carina avait trop d'expérience pour ne pas comprendre d'où provenait le changement survenu tout à coup dans la tante de Ninetta. Elle la savait méchante et intéressée, et elle vit aussitôt que son intention était de mettre un haut prix au service qu'elle pourrait rendre. Aussi elle

et pendant qu'elle parlait, de grosses larmes, qu'elle essayait en vain de retenir, coulaient en sillon le long de ses joues. Elle expliqua encore comment, par un de ces hasards qui ne peuvent trouver d'explication que dans la volonté toute-puissante du Très-Haut, Ninetta avait la même voix, le même visage que l'infortunée Francesca, ce qui était une preuve que tout espoir n'était pas encore perdu de rendre la vie à la marquise.

A ces dernières paroles, la jeune Napolitaine se mit à genoux devant Carina, et levant sur elle ses grands yeux noirs remplis de larmes, elle s'écria avec enthousiasme :

"Que Dieu et la sainte madone me protègent et veillent sur moi : car je me dévoue à partager vos soins pour sauver votre maîtresse.

—Le seigneur vous entendra, noble enfant, dit Carina en levant vers le ciel ses deux mains jointes et tremblantes comme pour appeler les bénédictions, et vous rendra en félicité ce que vous donnez à consoler le malheur."

Une horloge qui sonnait dans le lointain apprit à la vieille nourrice qu'il y avait déjà plus de deux heures qu'elle avait quitté la ville. Alors, après avoir pris des arrangements sérieux et positifs avec la tante de Ninetta, elle convint de venir chercher le lendemain la jeune fille, et laissa en partant une bourse bien garnie comme les arbes du marché. Puis, elle s'éloigna aussi vite que ses jambes le lui permirent. Deux heures loin de sa chère malade ! Il y avait bien longtemps que cela ne lui était arrivé, et son imagination se forgeait mille chimères ; mais, hélas ! elle retrouva tout, aussi calme et aussi morne qu'elle l'avait laissé.

Le lendemain, avec le jour, Carina était dans la chaumière de la vieille Napolitaine. Ninetta vint avec empressement au devant d'elle. Elle portait à la main un petit paquet contenant tout son modeste trousseau, et s'était revêtue de ses habits de fête, sous lesquels son charmant visage rayonnait comme une fleur sous le ciel. Carina l'embrassa tendrement, puis ayant complété la somme qu'elle avait promise à la tante de l'orpheline, elles s'éloignèrent pour jamais de cette demeure inhospitalière.

II

Lorsque Carina ouvrit la grille de la ville, Ninetta entendit son cœur retentir comme un écho qui lui envoyait des sons de douleur et de larmes. Un pressentiment funeste faillit la faire reculer et abandonner cette tâche de dévouement qu'elle s'était tracée ; mais s'étant mise à genoux sur le seuil :

"Mon Dieu s'écria-t-elle, bénissez-moi. N'est-ce pas suivre votre loi divine que de soulager le malheur et la souffrance ? Je vous obéis, ô mon Dieu, et si c'est pour moi une cause de chagrins et de larmes, que votre sainte volonté soit faite !"

Plus forte après cette humble prière, la jeune fille suivit sa conductrice, qui la mena dans la chambre où elle devait rester enfermée jusqu'à ce que le moment fût pour elle venu de jouer la pieuse comédie dont Carina attendait le salut de la pauvre malade. Durant cette longue matinée, la vieille nourrice venait à chaque instant auprès de Ninetta et lui apprenait les mille détails qu'elle devait savoir pour jouer avec vérité son rôle.

Cet instant si fort redouté et si impatiemment attendu arriva enfin. C'était la Fête-Dieu ; les cloches vibrant dans l'air

JOURNAL SCIENTIFIQUE.

Cause probable du Choléra.

M. de Montferrier ayant constaté dans une lettre adressée à l'Assemblée nationale que les phénomènes du choléra n'étaient que la conséquence d'une action électrique anormale du globe terrestre, M. Andraud vient d'adresser à ce sujet à M. le président de l'Académie des sciences une lettre qui mérite de fixer l'attention des savants.

Paris, le 10 juin 1849.

"Monsieur le président, depuis que le choléra sévit à Paris avec plus ou moins de rigueur, c'est-à-dire depuis bientôt trois mois, j'ai observé journellement l'action de la machine électrique, afin de m'assurer s'il n'y a pas une relation entre l'intensité du fléau et l'absence du fluide électrique répandu habituellement dans l'atmosphère.

"La machine qui a servi à mes observations quotidiennes est assez puissante : dans un temps ordinaire, elle donne, après deux ou trois tours de roue, des étincelles fulgurantes de 5 à 6 centimètres.

"J'ai pu d'abord remarquer que depuis l'invasion de l'épidémie, il m'a été impossible de reproduire une seule fois les mêmes effets ; dans le courant des mois d'avril et de mai, les étincelles obtenues à grand-peine n'ont jamais dépassé 2 et 3 centimètres, et, à peu de chose près, leurs variations ont concorde avec les oscillations du choléra ; c'était déjà pour moi une forte présomption de croire que j'étais sur les traces du fait que je cherchais à constater ; cependant, je n'étais pas encore convaincu, parce qu'on pouvait attribuer à l'état hygrométrique de l'air les irrégularités de la machine électrique.

"Aussi attendais-je avec impatience l'arrivée du beau temps et de la chaleur pour continuer mes observations avec plus de sûreté ; enfin la chaleur et le beau temps sont venus, et à ma grande stupéfaction, la machine fréquemment consultée, loin d'accuser, comme cela aurait dû être, une augmentation d'électricité, n'en a donné que des signes de moins en moins sensibles, à tel point que pendant les journées du 4, du 5 et du 6 juin, il a été impossible d'en obtenir autre chose que de légères crépitations sans étincelles ; enfin le 7, la machine est restée complètement muette. Or, cette nouvelle décroissance de fluide électrique a parfaitement coïncidé, on ne le sait que trop, avec les nouvelles violences du choléra ; pour moi, j'en étais plus consterné qu'étonné ; ma conviction était faite, je n'y voyais que la conséquence d'un fait bien constaté.

"On comprend avec quelle anxiété, dans ces moments de crise, je consultais la machine, triste et fidèle interprète d'une grande calamité. Enfin, le 8 au matin, de faibles étincelles ont reparu ; d'heure en heure leur intensité augmentait ; je sentais avec bonheur que le fluide vivifiant faisait retour dans le vide de l'atmosphère : vers le soir, un orage annonçait à Paris que l'électricité était rentrée dans son domaine ; à mes yeux, c'était le choléra qui disparaissait avec la cause qui le produit. Le lendemain samedi, 9, mes observations ont continué ; tout était alors resté dans